

Yann Lacroix

1432

23 avril – 4 juin 2022

Galerie Anne-Sarah Bénichou

45, rue Chapon - 75003 Paris

" Le Moyen-âge ne m'a retenu que parce qu'il avait le pouvoir quasi magique de me dépayser, de m'arracher aux troubles et aux médiocrités du présent et en même temps de me le rendre plus brûlant et plus clair. "

Jacques Le Goff, *À la recherche du Moyen Age* (2003)

1432

Les œuvres de cette exposition sont nées de ma rencontre avec le Grand Armorial équestre de la Toison d'or, manuscrit héraldique peint à la gouache sur papier à Lille au milieu du 15^e siècle. Il reproduit les écus et les couleurs des seigneurs de l'ordre. Son aspect graphique et colorimétrique m'est apparu particulièrement puissant car il fait raisonner un univers historique lointain et onirique.

1432 est une date secondaire dans la guerre opposant les Florentins aux Siennois mais décisive pour l'histoire de l'art à un moment où l'on est encore à mi-chemin entre Moyen-Âge et Renaissance. En effet, la bataille de San Romano donna naissance quelques années plus tard à un triptyque de Paolo Ucello dans lequel il nous immerge au cœur de la lutte !

Cette œuvre est un exemple de ce que pouvait être un affrontement médiéval. Il s'inscrit dans les rouages d'un monde qui se construit sur les revendications territoriales et religieuses, les batailles, les jeux de pouvoirs, les mouvements de populations...

Les échos de ces affrontements nous semblaient lointains mais des événements actuels ont ébranlé un calme apparent et ravivé les vieux démons du passé.

Les crises actuelles, nourries des frustrations, font grandir l'incompréhension entre les peuples sur l'avenir de l'Europe. Les revendications territoriales, les velléités d'indépendance ou

d'autonomie et la montée des nationalismes ont été l'occasion d'un retour des bannières! Ce contexte brouillé et la difficile projection dans un avenir qui ne soit pas périlleux nous poussent à nous réfugier dans des mondes fictionnels et historiques.

Dès la fin du 18^e siècle en Europe, les états-Nations s'appuient sur la représentation héroïsée des « grands » personnages et l'interprétation de certains événements historiques pour servir et justifier les valeurs essentielles à leurs idéologies. L'impact impérieux de la peinture d'Histoire dans la fabrication de nos imaginaires fut extrêmement puissant.

Aujourd'hui le cinéma, les jeux vidéo, les parcs d'attractions et les médias ont pris le relais de la représentation de l'Histoire, et par là même, du message véhiculé. Le réconfort qu'ils nous procurent en nous immergeant dans des univers héroïco-spectaculaires abreuve copieusement nos imaginaires d'une histoire en partie fabulée et fantasmée. En rêvant d'empires et de chevalerie, on rêve d'un monde dans lequel on se sentirait peut-être moins impuissant.

Témoin du 21^{ème} siècle, je pense, projette, recompose, imagine et dissèque l'Histoire à partir de tous ces aspects. Je peins ces chevaliers comme des âmes en parade. Le paysage est le lieu où les fantômes revenants des imaginaires mémoriels reprennent le cours de l'Histoire.

Yann Lacroix

Mars 2022

Le temps est un cheval qui pense

Face à ses tableaux, Yann Lacroix m'a dit : « *Ce sont des zones de recherche* ». On était dans son atelier, un matin de mars 2022, la lumière était très pâle et j'observais les transparences qui imprègnent ses toiles. De lui, je connaissais avant tout des paysages ; j'avais en tête un monde vert et tropical clôturé de serres.

C'est pourquoi, en découvrant cette nouvelle série de tableaux, j'ai été surpris. Est-ce parce que depuis plusieurs semaines nous vivions au rythme de l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe — sous le coup d'un *retour de la guerre* —, en tout cas, je ne voyais plus que ça : des champs de bataille.

À peine entré dans l'atelier, une exubérance m'a sauté au visage : elle débordait des grands formats en faisant signe vers les *Batailles* de Paolo Uccello. Mais c'est une exubérance dont le mouvement semble suspendu : regardez, ces champs de bataille aux formes estompées ne sont constitués que de fantômes.

Quelque chose s'est arrêté dans le temps ; et s'absente à travers des couleurs. Il y a des chevaux caparaçonnés d'armoiries héraldiques, des lances de tournoi, des étendards qui flottent entre les nuages, des blasons : c'est toute une mémoire de la chevalerie, à la fois menaçante et enchantée, qui vient surgir sous nos yeux, au début du XXI^e siècle, comme l'énigme colorée d'un songe.

Car ces chevaliers n'ont pas de tête : leur corps s'ouvre au ciel, aux nuages, à la couleur bleue qui baigne ces tableaux de sa souveraineté royale.

La peinture de Yann Lacroix, tout entière baignée par l'intériorité du paysage (par la mémoire interne des espaces), semble être la proie d'une rêverie où les corps ne viennent qu'à demi, comme si le geste qui les rendait au visible les effaçait en même temps.

Et si l'on continue à penser aux *Batailles* de Paolo Uccello, ce n'est pas seulement parce que des reproductions sont punaisées au mur de l'atelier, mais parce que cette image des chevaliers acéphales de Yann Lacroix résonne avec la béance fondamentale qui marque la peinture du vieux Uccello, celui qu'Antonin Artaud nommait « Paolo-les-Oiseaux », et qui creusa la figuration jusqu'à toucher ce rien qui gît au cœur de l'être.

S'agit-il, chez Lacroix, de rendre les figures à l'absence qui les destine au temps ? Ces chevaliers acéphales nous inquiètent, et pourtant l'effacement de leur tête n'a rien de cruel : une douceur fondamentale traverse la peinture de Yann Lacroix, qui accorde à ses paysages comme à ses silhouettes désorientées la grâce de l'estompe. Affirmatifs et vulnérables : ainsi d'un certain usage de la peinture dont Yann Lacroix donne ici un manifeste discret. La maîtrise n'existe qu'à proportion de son effacement.

*

La lumière semble éteindre de tels *paysages du temps* : elle vient griser les bleus, voiler les verts et blanchir les rouges, comme si Lacroix cherchait parmi les possibilités du temps une teinte susceptible d'attirer ce qui est passé – de rémunérer par la peinture l'éloignement tragique, voire la disparition de l'aura.

Ainsi s'agit-il de rendre la toile disponible à des transparences qui vont faire remonter le temps à la surface. Les gestes du peintre sont ceux d'un sorcier dont les mains activent des forces et poussent la matière à revenir sur elle-même. Lorsqu'on s'approche de ces tableaux tramés de rayons pâles, on perçoit un jeu d'épaisseurs et de transparences qui laissent passer, à travers leurs couches, un filigrane qui est peut-être le vrai sujet de la peinture de Yann Lacroix.

Sur ces surfaces bleutées de joie ouatée, reviennent en palimpseste des filigranes du passé, comme si ce n'était jamais au présent qu'on peignait, ou plutôt comme si l'acte de peindre réveillait à travers la main un poudroisement très ancien, peut-être même immémorial. Peindre, ici, ne consiste pas à déposer des couches de matière, mais à traverser celle-ci pour faire lever une mémoire.

Ainsi décèle-t-on sur chacune de ces toiles, comme sans doute Yann Lacroix lui-même en fait l'expérience lorsqu'il peint, des arrivées de scènes incomplètes : non pas des repentirs mais des revenances, de très anciennes « énergies configurantes » comme dirait Aby Warburg. La chevalerie n'est jamais qu'un monde d'images qui, en revenant se dessiner, renoue avec des archétypes d'enfance, et ramène avec elle tout un monde de postures chromatiques et de frémissements pensifs. C'est ainsi une multiplicité de séquences historiques qui se lève à travers ces encolures, ces croupes, ces housses de blasons, toute une palette de souvenirs picturaux, Delacroix, Géricault, voire Tiepolo, dont certains plafonds tournoient dans des bleus-roses dont Yann Lacroix réveille l'alchimie.

Oui, regardez ces ciels d'azur brouillés d'orages, ces plaines vertes qui sont des strates, ce château octogonal rempli

d'ombres que j'ai vu dans les Pouilles, et qui, sous le pinceau de Yann Lacroix, prend figure de poing brandi contre le ciel. L'architecture est un harnachement ; elle se peint ici comme une armure qui s'emboîte.

Le temps s'est effacé, mais il ne cesse de revenir à travers des couleurs estompées. Le temps s'arrête dans des paysages aux figures absentes. Le temps observe les strates d'un monde dont les couleurs s'effacent. Le temps se prend pour un chevalier absent. Le temps est un cheval qui pense à des batailles endormies.

Pense-t-il que la peinture est une eau durcie que des enfants criblent de signes ? Pense-t-il que l'Histoire se trace au couteau sur les murs ? Le cheval pensif de Yann Lacroix regarde l'étendue de son propre songe : il sait que le temps revient à travers les couleurs. C'est la devise de Laurent le Magnifique : « *Il tempo ritorno* » (Le temps revient). N'est-ce pas aussi l'art poétique de Yann Lacroix ?

*

On pourrait ne voir à travers ce retour du temps qu'un jeu malicieux avec le néant, comme dans *Le Chevalier inexistant* d'Italo Calvino, mais il s'agit bien d'une quête, c'est-à-dire d'une aventure de l'esprit : « *Quand je fais apparaître des formes, j'aime qu'il y ait des résonances* », m'a dit Yann Lacroix.

Les résonances sont ce qui vient dans la trame des superpositions temporelles ; elles sont la musique du filigrane. La peinture de Yann Lacroix murmure ses voix de temps défait ;

et comme les papes ne sont pas pour Bacon des papes, mais des figures de peinture qui lui permettent d'étudier le cri, les chevaliers sont pour Yann Lacroix des palettes qui lui permettent d'approcher l'absence — et de faire affleurer les couches de temps qui en manifestent la consistance estompée. L'horizon de cette peinture, c'est l'affleurement, c'est-à-dire ce qui apparaît à fleur de terre.

Des épaisseurs se diaphanisent : les transparences irradient. Ainsi du rayonnement très pâle de la lumière dans ces tableaux : ils accueillent des lueurs qui sont d'abord des échos. Les chevaliers sont au service de la peinture ; ils arborent ses couleurs au flanc de leurs montures, comme des palettes glorieuses.

La peinture, on le sait tous, ne raconte pas d'histoires ; elle forme un monde — et celui de Yann Lacroix, concentré sur des silhouettes de chevaux qui, comme ceux de Lascaux, n'ont pas d'yeux, sur des lignes aiguës de citadelle, sur l'atténuation de silhouettes chevaleresques, compose une contrée réfléchissante où, comme sur des capteurs lumineux, vient se déposer la matière d'un temps qu'intensifient des textures vertes et bleues tranchées de rouge.

Le palimpseste est la vérité d'un temps diffracté qui se libère par nappes. Ainsi s'invente, à travers cette merveilleuse chevalerie diaphane, une sorte de poème sur la peinture elle-même, qui vaporise à travers le temps son poudroisement de figures toujours plus aérées, dont l'effacement nous transmet sa beauté.

Il nous semble qu'on a déjà croisé ces chevaux fluides, ces bannières, ces écus : d'abord dans l'enfance, puis à travers nos

rêves, qui sont une peinture volatile. Et ce poudroïement qui chez Yann Lacroix trouble le contour des formes invente un domaine ouvert à tous les vents de la mémoire, laquelle souffle sur la toile sans s'y fixer.

Il y a par exemple des bribes de Delacroix dans la croupe des chevaux, mais surtout des souvenirs inconnus : l'objet de chacun de ces tableaux relève d'une offrande énigmatique. Ça vient à travers eux, ça se donne depuis l'immémorial : l'espace se gratifie lui-même de cette tension immobile où vibrent des filigranes. Ce qui palpite ici, c'est une voix qu'on n'entendra pas, c'est une parole silencieuse qui remonte le fil de l'aura.

Chez Dante, les siècles ont *enroué* la parole. Ainsi, chez Lacroix, le temps efface-t-il les figures, dont les têtes se sont peut-être détachées au gré de l'usure de l'enduit. C'est du moins ce qu'on s'imagine, car si la perte n'a pas le dernier mot, la réparation non plus : il y a une résurrection des teintes à travers l'histoire de la peinture.

Certes, les grandes fresques n'offrent plus qu'un spectacle dévitalisé, celui d'un événement qui a eu lieu il y a si longtemps que les couleurs en sont pâlies. Mais ce chromatisme délavé relève moins d'une insuffisance que d'une victoire secrète. L'Histoire revient par couches incomplètes ; elle nous transmet des nouvelles de la vérité intérieure des images.

De tels moments du temps affleurent à travers la peinture : ce sont des pensées de romans anciens qui remontent, des lambeaux d'images qui imprègnent la toile, comme ces auréoles d'humidité qui marquent certains murs où stagnent des infiltrations. La texture des scènes peintes par Yann Lacroix est ainsi imbibée de cette eau où trempe le temps : elle est ce

buvard qui, en épongeant les couches, madéfie à son tour les couleurs : le temps est une huile. Cette humidité gagne la peinture, lui redonne vie. Ce n'est pas pour rien que le temps a choisi la peinture pour filtrer : rien de ce qui est mouillé ne meurt.

Dans la peinture de Yann Lacroix, les surfaces accueillent ce lointain du temps où le visible ne se résorbe pas entièrement à travers ce qu'il donne à voir : il reste en lui une résonance qui se contracte à l'intérieur de sa propre humidité, comme s'il ne cessait de sourdre d'un point qui ne deviendra pas lui-même visible, comme s'il y avait du temps enfermé en lui, qui ne cesse d'affleurer sous notre regard.

Audace d'une peinture qui laisse le temps la traverser et s'infuser en elle.

Yannick Haenel

Œuvres exposées

Casus Belli

2021

huile sur toile

250 x 310 cm

Dans *Casus Belli*, Yann Lacroix réinvestit les codes de la peinture d'histoire avec un regard contemporain. Le format monumental, agencé à la manière d'un diptyque, fait penser aux grandes scènes de bataille de la Renaissance mais il s'agit davantage ici d'une latence, d'une tension dans l'attente de quelque chose qui se prépare. La spectacularisation du combat et du chaos laisse ainsi place à des silhouettes évanescentes et immobiles de chevaliers sans visage sur leurs montures. De cette impassibilité émergent des armoiries héraldiques et des étendards écarlates, vestiges d'un passé fantasmé.

***Ecartelé d'or à la croix de sable
et de gueule à la bande d'argent***

2021

huile sur toile

185 x 155 cm

Qui s'y frotte s'y pique

2022

huile sur toile

150 x 130 cm

Étendards et tambours

2022

huile sur toile

125 x 150 cm

Georges de Lydda

2022

huile sur toile

150 x 125 cm

Citadelle

2022

huile sur toile

125 x 150 cm

Dans cette nouvelle série d'œuvres, Yann Lacroix dépeint un univers ancestral, rêvé et fantasmé, d'où surgissent des silhouettes fantomatiques de chevaliers et de forteresses entourés de végétation. Ils deviennent autant de motifs historiques d'un temps révolu, ressuscités par une réinterprétation de la peinture d'histoire en proie à l'onirisme et l'imaginaire.

***Le chevalier
à la charrette***

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Run

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Castel del Monte

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Figure

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Agilulf

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Le voyageur

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Desert horses

D'après J.L. Gérôme

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Montmorency

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Les bannières

2022

huile sur toile

50 x 50 cm

Inspiré par les représentations d'écus héraldiques et les peintures médiévales de champs de bataille, Yann Lacroix propose une série de nouvelles peintures consacrées aux figures des chevaliers.

À contre-courant des grandes peintures d'histoire, plusieurs toiles s'attardent sur des figures de chevaliers isolés, proposant des représentations plus intimes dans des formats carrés. Formant des silhouettes sans visages, ils apparaissent à la surface de la toile marquée par des jeux de transparence, comme des fantômes émergents de souvenirs lointains et flottants dans des paysages inexistantes.

